

cette prostration douloureuse qui éveillait en elle d'amers souvenirs.

Elle avait souffert ainsi, elle avait pleuré des larmes si corrosives que le sillon s'en était creusé dans ses joues. Pourtant, les années avaient passé, elle était encore debout. Mais que la vie était rude !

Ses yeux superbes, qui, dans leur printemps ensoleillé, n'avaient pu vaincre l'égoïsme du baron de Thiéblemont, et dont trente ans de claustration avaient amorti l'éclat, s'élevèrent vers le Christ décharné pendu sur le mur blanc de la cellule. C'était l'image du renoncement et de la douleur dans sa plus sinistre réalité.

— Seigneur ! pria la religieuse, soyez plus généreux pour cette enfant que vous ne l'avez été pour votre pauvre servante Elisabeth !... Laissez tomber sur elle vos suprêmes bienfaits : la foi... la paix... l'oubli !...

.....

Voici plusieurs années que le succès de Camille Landey n'est plus une affaire de mode. Classé parmi les artistes de valeur, il travaille par boutades : son pinceau trahit une sorte de lassitude.

Il semble que l'inspiration qui lui vient de sa jeune femme, belle, coquette et capricieuse, n'a plus le souffle noble et pur de son espérance éteinte... misérablement éteinte par sa faiblesse.

Chez les Dames de la Compassion, une âme chrétienne et résignée, attend dans une mélancolique sérénité la réalisation bien lente à se produire, du vœu charitable d'Elisabeth de Vancourt.

FIN.

NOS GRAVURES

Sydney

Sydney, capitale de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles du Sud et chef-lieu du comté de Cumberland, compte aujourd'hui 150,000 habitants environ. Le port est un des plus beaux du monde : il est éclairé par deux phares et divisé en deux parties, l'une destinée aux navires de guerre, l'autre aux bâtiments de commerce qui peuvent s'amarrer à quai tout chargés. Presque tout le commerce de la Nouvelle-Galles est concentré au Port-Jackson ; ce commerce a atteint son apogée depuis la découverte des placers australiens. Après l'or, le produit d'exportation de la colonie le plus important est la laine, dont on expédie annuellement plus de 10 millions de kilogrammes.

L'industrie en tout genre a atteint à Sydney, dans ces dernières années, un développement dont on n'avait pas l'idée en Europe, et surtout en France. Les chantiers de construction de Sydney livrent annuellement à la marine environ deux cents navires.

L'industrie agricole du territoire de Sydney présente des résultats non moins surprenants. La beauté de son climat et la fécondité de son sol ont fait surnommer cette ville le *Jardin de l'Orient*.

La ville, située sur le revers de deux coteaux, est traversée dans toute sa longueur par un ruisseau dont les eaux contribuent à la propreté et à la salubrité de la cité. Sa position élevée, son port magnifique, ses quais, ses magasins et l'ensemble de ses édifices lui donnent un aspect imposant.

Ses rues, bordées de maisons bien bâties, sont régulières, garnies de trottoirs, éclairées au gaz ou à l'électricité et sillonnées par de nombreux équipages, voitures et omnibus. Les magasins y ont la même élégance qu'à Londres et à Paris. Bref, cette ville, située presque aux antipodes de la métropole, est le produit le plus surprenant de la civilisation moderne, et pourtant elle devait à son origine servir de réceptacle aux membres les plus gangrenés de la société anglaise. La puissance de l'industrie, l'activité du commerce ont modifié ce plan ; depuis 1841, Sydney ne reçoit plus de *convicts* (forçats). Parmi les édifices de la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, nous citerons : la cathédrale St-André, l'Hôtel-de-Ville, qui a coûté cinq millions, les casernes, le collège, les écoles protestantes et catholiques, le musée, le théâtre, le palais du gouverneur. Mentionnons encore quelques beaux établissements de typographie, où s'impriment des journaux qui ne laissent rien à désirer.

Une grue monstre

On sait que le chemin de fer du Nord a l'intention d'établir un système régulier de traverse, pour les chars, de Québec à Lévis ; la grande difficulté qui s'est toujours présentée, c'était la marée d'abord, puis la glace. C'est pour obvier à ces obstacles qu'on a décidé de tenter l'emploi d'une grue monstre, représentée dans nos gravures.

La marée, à Québec, est très forte et crée un courant qui atteint jusqu'à sept et huit milles à l'heure ; lorsque le fleuve est couvert de glaces flottantes de deux à quatre pieds d'épaisseur, il est impossible à un vapeur d'aborder le quai autrement que de côté, et contre le courant. C'est cette circonstance qui a empêché de se servir d'un plan incliné.

Avec le système proposé, le vaisseau approchera aussi près que possible du quai, et alors la grue, qui peut s'avancer jusqu'à 32 pieds en dehors du quai, ira

prendre une charpente dans lequel on fera entrer le char.

La grue, au lieu de tourner, comme font généralement les constructions de cette nature, sera retirée en arrière jusqu'à ce que cette charpente et le char qu'elle contiendra se trouve en correspondance avec la voie au-dessous ; l'opération, paraît-il, ne prendra pas plus d'une minute et demie.

La machine est de force à soulever un poids de 85 tonnes.

Les plans ont été préparés par M. Davis, ci devant chargé de la direction des ateliers des chemins de fer du gouvernement, et actuellement surintendant du chemin de fer du Nord. La gravure est reproduite du *Scientific American*.

La mort du premier-né

Il est poignant, le tableau ! En art, il ne faut pas abuser de la *sensiblerie*. Il est toujours facile et trop facile d'émouvoir avec la mort d'un enfant. Mais ici, une impression tragique sort de cette toile de M. Penfold, si admirablement et si simplement composée et peinte avec une sobriété remarquable.

Il est mort, le premier-né, la joie de l'humble chaumière bretonne. On l'a couché, couronné de roses blanches, dans le drap blanc, les mains croisées sur sa petite poitrine et ses pieds chaussés de ses beaux souliers des dimanches, qu'il était si fier de porter. Il repose près du grand lit breton à rosaces et à colonnettes de bois, qui sert à la fois de couche et d'armoire. Auprès de lui la mère pleure, devant l'assiette de faïence où l'on a mis une branchette verte dans l'eau bénite.

La ferme est vide, silencieuse, morne. Le rouet se tait, la cheminée est froide, le Christ est muet sur la muraille blanche. Ecrasée près du petit cadavre, l'aïeule prie, ses vieilles mains comme emprisonnées dans le chapelet à gros grains. Quel écrasement dans cette figure immobile sous la coiffe blanche ! C'est donc elle qui devait survivre à ce petit, dont la brouette de bois traîne encore sur le sol de la ferme ?

La mort est là ! La vie se traduit seule par cette lumière qui entre, au fond, par la petite fenêtre ouverte—soleil ironique éclairant ce deuil—et par ses petits poussins aussi qui picotent et pépient auprès de la poule—leur mère, une mère qui a, auprès d'elle, toute sa couvée !

L'impression de cette toile est saisissante, et les détails en sont exquis. L'aïeule est belle, la jeune mère charmante. Où est le père ? Il s'occupe quelque part, au loin, des atroces funérailles, pendant que la chandelle, avec sa flamme blafarde, brûle, dans le chandelier de fer, à côté du corps du pauvre petit.

Je l'ai vue, cette ferme bretonne, avec son lit sculpté, ses images, son rouet, ses femmes aux coiffes blanches, pareilles à des religieuses. Mais, Dieu merci, l'espèce de cierge improvisé n'y brûlait pas, comme dans le navrant et remarquable tableau de M. Penfold. La fermière souriait, le premier-né courait à terre avec les poussins, le dernier-né se pendait au sein nourricier de la mère ; au lieu de branchette bénie, c'est quelques sous que je laissais tomber dans l'assiette en faïence pour payer le cidre clair et cet adieu en français dont la bretonne ne comprenait que le dernier mot : —Pour les petits. Pour des *boubons* !

Et j'ai besoin de revoir par la pensée la ferme heureuse, gaie, les petits bien en vie, après avoir bien contemplé l'œuvre poignante et la scène si cruellement vraie du peintre.

M. B.

Les aérostats de l'armée

Les grandes manœuvres de l'armée ont démontré que l'armée française, si calomniée depuis quelque temps, n'est pas si désorganisée que l'on pourrait croire.

Il y a à constater, au contraire, une somme de travail très fructueuse. Mais ce n'est pas seulement toujours dans ces démonstrations militaires que l'on peut juger du travail des officiers ; les applications des sciences dans les grands établissements techniques de France se poursuivent avec la plus grande activité.

Nous en montrerons un détail aujourd'hui par la scène du gonflement et de l'ascension d'un ballon de guerre à Meudon, où se trouve une installation complète pour la fabrication et l'étude des aérostats, ateliers de couture, usine à gaz, etc.

La gravure représente une ascension captive un peu avant le départ du ballon et au moment où s'attache un cône gonflé dont nous ne pourrions préciser l'usage, mais dont l'aspect est rigoureusement exact. Le cône est attaché à la partie supérieure de la nacelle ; à sa base sont appendues des lames de plomb. Une fois attaché, l'ascension se fait et des expériences téléphoniques commencent. Puis, lorsque les observations demandées sont faites, le cône, sur un ordre venu d'en bas, se détache et, grâce aux lames de plomb, retombe presque verticalement à quelques mètres de son point de départ.

Comme nous le disions plus haut, nous ne pouvons donner d'explications techniques de ce sujet ; nous avons voulu simplement attirer l'attention sur le génie

militaire français si consciencieux, se livrant sans bruit à de patients labeurs qui, il faut bien l'espérer, au jour venu, amèneront de précieux résultats.

DE TOUT UN PEU

La place de geôlier des prisons du district de ***, devenue vacante, excita l'envie de nombreux solliciteurs, l'opinion générale étant qu'on y faisait de belles affaires et que la paille et la soupe s'y payaient fort cher. Le nouveau titulaire fut cependant un peu déçu dans ses prévisions pendant les premiers mois. Le nombre des honnêtes gens augmentait-il dans la contrée ? je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les prisonniers y devenaient excessivement rares.

La femme du geôlier, qui ne voulait pas avouer le fait pour ne pas satisfaire la jalousie des nombreux postulants qui n'avaient pas eu la même chance que son mari, disait toujours que les affaires n'allaient pas mal.

Une de ses parentes lui demandait un jour :

— Voyons, cousine, êtes-vous contente de votre nouvelle position ?... avez-vous bien des prisonniers à présent ?

— Eh bien, voilà, dit-elle ingénument, nous n'en avons que quatre ; mais il faut espérer que lorsque nous serons un peu plus connus, nous en aurons davantage.

— o —

Il y a plusieurs années, en Angleterre, un procès criminel attira l'attention publique. L'accusé était un gentleman riche, bien né, parfaitement honorable, qui avait assassiné en plein jour, devant un peuple de témoins, un saltimbanque dans l'exercice de ses fonctions.

Devant le jury, il se contenta, pour sa défense, de dire à peu près ce qui suit :

— J'avais une fille unique, ma seule passion en ce monde, ornée des charmes et des vertus de son âge. Elle me fut enlevée par des saltimbanques, et, malgré de longues et incessantes recherches, il me fut impossible de retrouver ses traces. Le jour du crime dont on m'accuse, je m'étais rapproché machinalement d'un faiseur de tours qui travaillait au milieu d'une foule assemblée. Un enfant de neuf ou dix ans faisait ses exercices sous sa direction.

— Je tressaillis, une émotion indicible s'empara de moi. Dans cette petite bohémienne, j'avais reconnu ma fille. Je m'avançai vers elle, les bras étendus, les larmes aux yeux, ne pensant point au misérable qui me l'avait enlevée, quand j'entendis sortir de ses lèvres, jadis si pures, un affreux blasphème et une obscénité. A ce cri, qui me révélait la dégradation de ma malheureuse fille, tout mon sang me monta au cerveau ; je me retournai vers le saltimbanque qui ricanait derrière moi, et, lui sautant à la gorge avec une force décuplée par la rage, j'étranglai de mes deux mains le scélérat qui avait tué l'âme de ma fille ! Voilà mon crime. Je ne sais si quelques-uns de vous me condamneront pour l'avoir commis ; mais ce que je sais, c'est que ceux-là, s'il en est, n'ont jamais eu d'enfants."

Après cinq minutes de délibération, le jury rendit un verdict unanime de non-culpabilité, et l'auditoire éclata en applaudissements.

— o —

En vue d'un prochain mariage, un propriétaire avait transporté tous ses biens à des exécuteurs, dans le but, disait-il, de se mettre dans l'impossibilité de les dissiper ; mais comme une pareille cession avait pour effet de priver la femme de son douaire, le juge Toyer, de Philadelphie, a déclaré que cet acte n'était pas valide.

— o —

Au bureau de poste.—Un philanthrope fait cirer ses chaussures par un jeune Arabe de la localité. Naturellement, il engage la causerie :

— Vas-tu à l'école ?

— Non, monsieur.

— Es-tu fort en chiffres ?

— Sais pas.

— Eh bien, si j'ai dix sous et que je t'en donne cinq, combien m'en restera-t-il ?

— Ce n'est pas comme cela que je compte, moi. Si je cire vos chaussures pour cinq sous, et que vous ne payez pas, je vous suis et vous jette pour dix sous de vase dans le dos.

Le monsieur n'a pas attendu que l'autre botte fut cirée.

— o —

Le témoignage suivant est d'une assez grande importance pour nous permettre de le reproduire :

Bureau du Chef de Police,
Hamilton, Ontario.

— C'est pour moi un plaisir de dire que j'ai fait usage de l'Huile de St-Jacob pour une entorse qui me faisait souffrir horriblement. Ma position ne me permettant pas de tenir le lit longtemps, j'employai le remède le plus prompt, et cette huile a agi comme un talisman. Aussi, je m'empresse de le recommander à mes amis.

" A. D. STEWART,
" Chef de Police."